

LA RECHERCHE EN PSYCHANALYSE À L'UNIVERSITÉ

[Sophie de Mijolla-Mellor](#)

Association Recherches en psychanalyse | « [Recherches en psychanalyse](#) »

2004/1 n° 1 | pages 27 à 47

ISSN 1767-5448

ISBN 2847950303

DOI 10.3917/rep.001.0027

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-recherches-en-psychanalyse1-2004-1-page-27.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Association Recherches en psychanalyse.

© Association Recherches en psychanalyse. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

La recherche en psychanalyse à l'Université

Sophie de Mijolla-Mellor

Si l'Université est traditionnellement le lieu de la recherche dans son association avec un enseignement dit « supérieur », la place qu'y occupe la psychanalyse n'a en revanche rien d'évident. Au combat militant mené par Freud pour l'y faire admettre et reconnaître comme une discipline à part entière et au refus qui lui fut alors, au moins en partie, opposé, a succédé chez les psychanalystes eux-mêmes une volonté affirmée d'extra-territorialité, fondée sur la nature même de leur objet, l'inconscient.

L'introduction de la psychanalyse dans le cursus des psychologues cliniciens de l'Université Paris 7 en 1969 devait être logiquement suivie de la constitution d'un pôle de recherche associé pour permettre à la notion d'« enseignant-chercheur » de prendre sa pleine dimension. C'est en 1975 que fut fondé le « Laboratoire de psychanalyse et psychopathologie » dirigé par Jean Laplanche¹, habilité par le Ministère à délivrer un « Doctorat en psychanalyse », label fort mal reçu par la communauté des analystes, toutes obédiences confondues ou presque, à cause de l'ambiguïté introduite non seulement avec le médical, mais avec une autorisation à exercer la cure psychanalytique en dehors du processus de formation habituel organisé par les Écoles de psychanalyse. Ce dernier, qui rappelle beaucoup plus le travail de l'apprenti-artisan qui apprend son métier par transmission et non par enseignement, implique avant tout l'analyse personnelle, laquelle ne pouvait évidemment entrer dans les compétences de l'Université.

1. Ce dernier avait cependant pris soin de préciser, engagement qui a toujours été tenu depuis, soit la « détermination explicite non seulement de ne pas dispenser un enseignement technique de la psychanalyse, mais aussi de ne pas en propager la théorie comme un corps de doctrine dogmatiquement constitué » (*Psychanalyse à l'Université*, déc. 1975, tome 1, p. 214).

L'École doctorale « Recherches en psychanalyse » qui propose ici le premier numéro de sa revue appelée à témoigner de la vie et des contenus de la recherche en psychanalyse à l'Université, s'est construite dans le prolongement de cette histoire, mais aussi son élargissement et son approfondissement. Il est donc nécessaire de parcourir ces questions jamais résolues, car elles touchent au cœur même de l'objet de la psychanalyse :

Quand, et sous quelle forme peut-on parler de recherche dans ce domaine ?

Comment cette recherche s'est-elle organisée autour de Freud dans les débuts et ne sommes-nous pas plus ou moins tributaires de cette légende des origines ?

Quelle place occupe une telle recherche au sein de la communauté scientifique et, en l'occurrence, universitaire ?

Qu'attend-on de la clinique : émergence d'un questionnement, mise à l'épreuve d'une hypothèse ou, plus radicalement, terreau d'où la théorie tente de s'extraire tout en restant au plus près de l'exemple qui est « la chose même » ?

Toutes ces questions, maintes fois débattues, trouvent à l'Université des échos et des développements spécifiques, mais aussi des écueils qu'il faut tenter de mettre en lumière.

I – APPROCHE LIMINAIRE DE LA NOTION DE « RECHERCHE EN PSYCHANALYSE »

On peut entendre par « recherche » un « ensemble de travaux visant à l'approfondissement d'un champ de la connaissance tant par des découvertes nouvelles que par une réflexion historique et épistémologique dans le domaine concerné² ».

J'avais moi-même proposé³ de reprendre la distinction que fait Freud (*Doit-on enseigner la psychanalyse à l'Université ?*) entre :

– *Apprendre la psychanalyse*, c'est-à-dire la pratique effective de la psychanalyse et d'abord l'expérience qu'on peut en faire dans la cure.

– *Apprendre quelque chose sur la psychanalyse*.

– *Apprendre quelque chose venant de la psychanalyse*.

J'entendais « sur » la psychanalyse, comme le fait de s'informer du « contexte historique de sa découverte et de son élaboration, ainsi que des notions qui en composent l'appareil théorique, indissociable des conditions pratiques de leur formation dans la cure elle-même. Mais je soulignais simultanément que cet enseignement, s'il est véritablement reçu, opère une subversion des repères habituels conscients de celui qui les reçoit. En ce sens, un ensei-

2. Article « Recherche », in *Dictionnaire International de la psychanalyse*, Paris, Calmann-Lévy, 2002.

3. Dossier sur la transmission et l'enseignement de la psychanalyse publié dans *Cliniques Méditerranéennes*, 1995, n° 45-46.

nement *sur* est toujours et sauf s'il est réifié et pétrifié, un « enseignement *venant de* la psychanalyse. Cette perspective justifie, ce qui est conforme à la nature de la transmission d'un objet scientifique vivant, que celui qui transmet n'en ait pas seulement un savoir livresque mais aussi une pratique.

De même que l'analyste, est supposé être conscient des effets de sa parole dans l'interprétation, il doit aussi savoir que son discours est « toujours en partie attendu et entendu comme une interprétation offerte à celui qui vient écouter » (Piera Aulagnier, *Un Interprète en quête de sens*, p. 36).

Ce qui concerne l'enseignement est transposable dans le domaine de la recherche. La recherche « sur » semble impliquer une position d'extériorité mais ne doit pas être confondue avec une extra-territorialité. Je veux dire par là que le chercheur « sur » la psychanalyse ne peut en être indemne et mettre son objet à distance. Et pourtant, il lui faut aussi s'en dépendre pour l'interroger, le relativiser, le mettre à la question, sans concession et sans connivence, sans effet de fumée langagier en particulier.

On ne peut pas *chercher « sur »* sans être, à un titre ou un autre (fût-il limité à sa propre analyse), un *chercheur « en »*, c'est-à-dire un *chercheur de la singularité des mécanismes inconscients, tels qu'une cure les révèle*.

La recherche *en* psychanalyse correspondrait-elle, pour autant à l'idée qu'il n'est de véritable recherche en psychanalyse que celle conduite par l'analyste dans l'espace analytique lui-même, qui constituerait une sorte de « laboratoire *in vivo* » ? Elle aurait alors le devoir de respecter la spécificité de sa méthode, soit la libre association, qui répond plus à la logique de la découverte qu'à celle d'un objectif prévu suivant un programme préétabli.

Cette perspective, séduisante car elle met la méthode en harmonie avec son objet, peut cependant être questionnée à plusieurs titres. Tout d'abord, on ne peut pas confondre le mouvement d'investigation de l'analyste vis-à-vis de la psychanalyse d'un patient avec la recherche en psychanalyse qui inclut nécessairement d'autres dimensions ne serait ce que celle de la confrontation avec la théorie alors que celle-ci est supposée « suspendue » ou « flottante » pendant l'écoute.

D'autre part, si le sens se trouve, se dévoile en séance, néanmoins ce dévoilement est tributaire d'une quête et on ne peut oublier que dans tout domaine, scientifique ou autre, « recherche » et « découverte » sont deux faces différentes d'une même médaille : il faut rechercher pour découvrir, mais on ne découvre pas forcément ce que l'on cherchait.

Enfin, si le processus de la recherche en analyse est endogène et ne se confond pas avec la nécessité de prouver vis-à-vis du monde – non analytique – le bien fondé d'une découverte analytique, il ne faut pas pour autant oublier que cette nécessité a été un élément moteur pour Freud et que nous lui devons à la fois la profondeur de son argumentation et la clarté de son style.

Dira-t-on en outre que la nécessité d'une unité profonde entre l'observant et l'observé rend nécessaire que la recherche en psychanalyse ne quitte pas le terrain de la cure ? Cet argument, certes justifié, n'est pourtant ni spécifique

(il en est de même en sciences humaines en général), ni totalement pertinent. Qui affirmera en effet être le même lorsqu'il écoute un patient et lorsqu'il rédige un article ou un livre en pensant à la manière dont il va être reçu, entendu, discuté, etc.?

Si les « découvertes nouvelles » sont inséparables de la clinique, cela ne veut donc pas dire qu'elles puissent s'y limiter. Tout d'abord, parce que la clinique elle-même n'est féconde que pour autant qu'elle s'étaye sur une « théorisation flottante »: *pas de clinique sans théorie et vice versa*. Et ensuite, parce que ces « découvertes nouvelles » en psychanalyse ne sont pas dissociables d'une réflexion historique et épistémologique dans le domaine concerné, donc une recherche « sur » la psychanalyse.

En d'autres termes, si tout analyste dans l'exercice de ses fonctions utilise sa pulsion de recherche, cela n'en fait pas pour autant un « chercheur ». Ainsi, la « découverte » par Winnicott de la « transitionnalité » n'est pas le seul résultat de l'observation de l'usage d'un enfant face à son nourrisson. Bien au contraire, si Winnicott a pu observer ce phénomène, c'est parce qu'il avait déjà une théorie sur la relation entre l'externe et l'interne, le Moi et le non-Moi.

Alors, comment situer réciproquement clinique et théorie dans le mouvement de la recherche?

On peut entendre par « clinique » des choses très différentes : le processus d'une cure (prologue, début, cure elle-même) le moment *hic et nunc* de la rencontre : temps d'une séance, moment interprétatif, etc., ou bien le temps réflexif qui suit (*cf.* la situation de supervision) et éventuellement le temps en mise en forme écrite.

On peut entendre par « théorie » des choses très différentes : un modèle étiologique rendant compte d'un tableau symptomatique (théorie de l'hystérie, de la névrose obsessionnelle, etc.), une réflexion sur le processus analytique, ou bien des hypothèses métapsychologiques qui naissent de l'appel à la « sorcière » là où la théorie, au sens expérimentaliste, fait défaut.

Ces différents niveaux ne sont jamais disjoints et ne peuvent être pensés séparément. Si on est bien conscient de cela, on comprend que la multidirectionnalité de la théorie rend impossible (ou absurde) une « application » à la clinique.

La clinique est donc le lieu où se redécouvrent, se mettent à l'épreuve et en acte les hypothèses théoriques multiples qu'elle a conduit l'analyste à élaborer pour pouvoir donner un sens au « ça parle » de l'inconscient. Cette théorie (ou du moins son fondement, soit l'inconscient) constitue l'hypothèse fondamentale commune entre l'analyste et l'analysant, sans quoi il n'y aurait pas d'analyse. Le « savoir » de l'analyste sur la théorie et son « expérience » clinique, seraient vides et inopérants, là où ferait défaut le « savoir » de l'analysant sur son histoire, ses symptômes et ce qu'il accepte de laisser resurgir en lui dans le transfert.

Mais l'exercice clinique ne donnera lieu à de la recherche, au sens de la production d'hypothèses théorico-cliniques nouvelles, que dans la mesure où de la théorie a été travaillée, investie et interrogée au préalable. Sinon, on retrouvera imperturbablement et on « appliquera » mécaniquement la théorie à la clinique, c'est-à-dire qu'on n'en fera pas.

Or, ce savoir est aussi celui dont nous avons hérité. Ne sommes-nous pas tributaires, non seulement des contenus auxquels sont parvenus les recherches qui nous ont précédés mais aussi, plus obscurément, de la manière dont elles se sont menées et des affects qui s'y sont déployés ?

II – L'INCIDENCE DE LA LÉGENDE DES ORIGINES SUR LA RECHERCHE EN PSYCHANALYSE

Un découvreur peut faire état du moment fécond de sa recherche qui a eu pour lui une valeur d'une illumination inaugurale. Il est, en revanche, propre à la psychanalyse que l'histoire de sa découverte se confonde avec l'autobiographie de son auteur. Historien de la psychanalyse, lui-même, Freud souligne que son point de vue ne saurait être que subjectif et fondé sur la place qu'il a lui-même tenue. Autobiographe dix ans après, il constate qu'il n'a rien de plus à dire sur sa propre vie que ce qu'il a déjà publié à propos de l'histoire du mouvement psychanalytique ! Tout au plus se propose-t-il de tenter « une nouvelle formule du mélange entre les exposés subjectifs et objectifs, entre la biographique et l'historique »⁴.

Certes Freud ne s'est pas plus livré à une auto-révélation exhaustive qu'il n'a communiqué spontanément ses idées même à son très cher ami Fliess à qui il écrivait au plus fort de leur amitié qu'il aurait eu l'impression « d'envoyer au bal un fœtus de petite fille de 6 mois » s'il lui avait confié l'état insuffisamment construit de ses hypothèses métapsychologiques.

L'autobiographie est cependant partie intrinsèque du contenu de l'œuvre de Freud, parce que l'autovivisection de l'âme était, comme le montre le rêve de la « dissection de mon propre bassin » le fonds même de sa découverte.

Il y a là une spécificité indépassable de la recherche en psychanalyse que tout chercheur expérimente lorsqu'il comprend que le lien théorico-clinique sur lequel il travaille est d'abord fait de la pâte de son propre contre-transfert et que c'est à partir de la reviviscence de ses propres affects qu'il peut entendre son patient.

Mais pour Freud, il y avait aussi autre chose et l'autoprésentation de lui-même confondu avec sa recherche faisait partie de la stratégie explicative et démonstrative de son exposé théorique. Cet art de la confiance publique,

4. Ce qui suit a été en partie publié en 1990, dans le n° 118 de la revue *Le Coq Héron* sous le titre « Autobiographie de la psychanalyse » et en 1993 dans la *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse*, tome 6, « Construire son histoire ».

qui touche plus il est vrai à l'histoire de sa recherche qu'à sa vie personnelle, est ce qui rend si attachante la lecture de ses textes. On a l'impression d'une continuité entre les lettres et les écrits publiés, comme si le correspondant était avant tout un lecteur scientifique (ce qui était d'ailleurs le cas) et le lecteur anonyme un correspondant inconnu.

Le lien entre l'intime de la vie d'un homme et l'abstrait de sa pensée se conçoit bien mieux depuis que les notions de la psychanalyse permettent de l'explicitier. Mais Freud pour sa part en était précocement convaincu au point de détruire à l'âge de 29 ans, lettres, extraits scientifiques et manuscrits pour couper l'herbe sous les pieds de ses futurs biographes. Lorsqu'on lit la lettre où il annonce l'irréparable à sa fiancée, on est partagé entre le respect pour une telle prescience et l'agacement vis-à-vis de cette suffisance. On oublie du même coup que Freud, quelles qu'aient été les raisons réelles de son geste, traçait à ses successeurs une sorte de voie obligée comme si les curieux de la psychanalyse ne pouvaient que devenir freudologues producteurs d'erreurs sur le « développement du héros ». La curiosité frustrée que Freud lui-même n'avait pu manquer d'avoir vis-à-vis d'un père dont toute une partie de l'histoire était extérieure à celle du couple formé avec sa mère, trouvait-elle ici sa revanche ? Mais surtout comment dès lors résister à la tentation de retourner vers son auteur l'interprétation analytique elle-même qu'il nous a léguée en nous avertissant qu'elle était issue de sa propre histoire qu'il ne nous avait fait entrevoir que pour mieux la cacher ?

Si l'entreprise a son charme, dont le moindre n'est pas de nous donner l'illusion d'une intimité redoublée avec le découvreur de la psychanalyse, elle n'est pas sans risque. Qu'il s'agisse de l'attaquer, de le défendre ou seulement de le mieux connaître, la fascination pour la biographie de Freud étendue à celle des premiers psychanalystes risque aussi de nous amener à perpétuer la confusion inaugurée par celui-ci entre l'histoire d'une découverte et son contenu.

On pourrait dès lors considérer comme un symptôme ce retour indéfiniment renouvelé sur les moindres circonstances de celle-ci, comme si les psychanalystes à la suite de Freud ne pouvaient avancer qu'en retrouvant ses traces.

Mais il faut y regarder de plus près. Ce retour au père fondateur a aussi une fonction libératrice par rapport à des filiations plus proches. Il peut également engager à une position novatrice soutenue par l'image à laquelle Freud lui-même s'identifiait d'un « splendide isolement » étayé sur la conviction d'avoir raison et le courage moral de supporter pour cela le rejet. (Cf. *Selbstdarstellung, in Autobiographie de la psychanalyse, op. cit.*). Ce fut le cas de Lacan fondant l'EFP le 21 Juin 1964 en ces termes « Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause analytique – l'École Freudienne de Psychanalyse ». Ainsi que le dit Freud dans un autre contexte, il ne sert à rien pour clamer ses droits à un héritage de se référer à l'ancêtre de Neanderthal. Sans aller aussi loin, la filiation freudienne assure à la communauté des

chercheurs en psychanalyse une unité relative moins fermée parce que trop ancienne contrairement à celles qui renvoient à un maître renommé ou à son propre analyste, quand ce n'est pas les deux à la fois.

C'est parce que Freud est loin de nous et que sa pratique n'est plus la nôtre, tant dans ses exigences que dans ce qui nous apparaît maintenant des transgressions, que nous pouvons relativiser et donc problématiser ce que nous entendons par psychanalyse.

Collés à l'expérience qui nous a conduit à nous installer derrière le divan, nous courrons tous le risque de répéter indéfiniment des signifiants transférentiels hypostasiés comme des balises de la pratique clinique.

En ce sens, paradoxalement les détracteurs de Freud qui s'acharnent à nous montrer ses errances et ses faiblesses sont probablement plus utiles à la communauté analytique que ne le sont les hagiographes. En nous peignant ses erreurs, ils nous confirment involontairement que c'est bien de la rectification de celles-ci ou même seulement du trouble qu'elles induisent qu'il peut y avoir recherche et progrès.

Aller de la découverte de Freud à la recherche actuelle et continuée apparaît donc comme un mouvement nécessaire parce que nous n'avons pas appris la psychanalyse dans des livres, qu'elle ne se réduit pas à des équations, mais qu'elle est née pour tout analyste dans l'éprouvé du transfert. L'histoire de la découverte de la psychanalyse est la nôtre non parce que nous la répétons à l'identique mais parce que ses incertitudes nous engagent dans un retour critique et donc dans une élaboration de l'illusion transférentielle.

Ce travail n'était pas celui que Freud avec sa légende des origines avait induit mais cette position historique a bien pourtant été par lui théorisée comme telle. Ainsi, la recherche historique en psychanalyse peut attaquer son mythe des origines au nom de ce travail sur l'illusion que Freud lui-même, revenu de sa « neurotica », exprimait en ces termes : « Mon erreur avait été du même ordre que si l'on prenait l'histoire légendaire du temps des rois à Rome, telle que nous la conte Tite-Live, pour une vérité historique, au lieu de ce qu'elle est, une forme réactionnelle contre le souvenir de situations et de temps misérables, sans doute pas toujours glorieux » (*Selbstdarstellung*, p. 44, *op. cit.*).

Mais l'entreprise est récente et la communauté analytique a vécu la majeure partie du siècle qui la sépare de la fondation sur le mode où Freud a situé tout progrès possible en psychanalyse, c'est-à-dire celui d'un développement. Au temps de la solitude du découvreur a donc succédé celui de l'école dans laquelle élèves et collaborateurs vont apporter leurs contributions. « Il s'agissait, écrit-il, d'une évolution naturelle : la période de latence était terminée et la psychanalyse était devenue un peu partout l'objet d'un intérêt qui allait en croissant » (*Contribution*, p. 97, *op. cit.*).

Le créateur se confond avec sa création et les collaborateurs se voient de ce fait contraints de polir la même pierre ou d'aller ailleurs. Nous n'avons pas échappé dans la suite à ce dilemme qui fait d'une divergence théorique une opposition doctrinale en attendant d'en faire un clivage institutionnel.

Dans tous les cas, ces différences sont brandies comme des bannières, certitudes identificatoires propres à soulager le doute qu'engendre la fréquentation difficile de l'inconscient.

III – LA RECHERCHE PARTAGÉE : LES MINUTES OU L'ILLUSION D'UN COMMUNISME DES IDÉES ET SA CONTREPARTIE DANS LE RISQUE DU TOTALITARISME THÉORIQUE

L'expérience des séances du Mercredi de 1902 à 1918 constitue un véritable échantillon microscopique des questions que pose la recherche en psychanalyse. Il n'est pas question ici de reprendre tout ce qui a pu être écrit à ce sujet mais seulement de désigner quelques points cruciaux.

Du fait que Freud ne s'inscrit pas lui-même dans un champ de recherche mais en invente un, « à l'arrière-plan du conscient » comme il l'écrit à Fliess (10/03/98), il manque et il manquera jusqu'au bout, d'interlocuteurs à sa mesure et sera destiné à n'avoir que des témoins plus ou moins idéalisés.

Les échanges avec Fliess, cet « interlocuteur interne » (Mijolla-Mellor, S. de, in *Le Besoin de croire*, 2004) ressemblent plus à des congratulations réciproques qu'à des confrontations critiques et lorsque quelque chose de ce genre s'ébauche, l'illusion d'un étayage réciproque, autre que le soutien affectif de deux chercheurs isolés et œuvrant chacun dans son domaine, s'effondre.

La limite que la pensée critique de l'autre constitue pour celui qui peut toujours craindre de s'égarer dans un délire théorique, c'est en lui-même que Freud la trouvait dans ce qui me paraît être l'essence même du processus sublimatoire, c'est-à-dire cette abstinence de l'âme qui privilégie la question sur la réponse.

À cet égard on peut penser que les autres auraient bien risqué à l'inverse de l'entraîner dans une auto-certitude mortifère si on lit les *Minutes* avec le regard hagiographique d'un Nunberg parlant des disciples du Mercredi en ces termes : « Ils étaient avides d'apprendre et ils apprenaient très vite ; ils écoutaient avec une attention extrême tout ce que disait Freud, ils essayaient d'absorber chacune de ses paroles et ils faisaient cause commune avec lui » (*op. cit.*, tome I, p. 15).

On trouve sous la plume de Nunberg un Freud décrit en termes mystiques comme un voyant, fixant un point de l'espace lorsqu'il réfléchissait « avec une intensité et une concentration extrêmes comme s'il voyait quelque chose à cet endroit » (*ibid.*, p. 19).

Si l'indexation du savoir au voir est certaine chez Freud et procède aussi vraisemblablement de sa formation d'homme de laboratoire, il en devient sous la plume de Nunberg une sorte d'halluciné de la connaissance au point que celui-ci prend pour de la sous-estimation personnelle le fait que Freud parle de « son sens déplorable de la perception dans l'espace », confondant la représentation d'un espace imaginaire avec la perception d'un espace réel ! (p. 20, *ibid.*).

Faut-il alors penser que le bénéfice que Freud et la psychanalyse ont pu tirer de ces soirées du Mercredi tient à tout autre chose ?

Pour Nunberg, la question ne semble pas se poser puisque la théorie sort, comme Athéna, toute en armes directement du cerveau de Freud. On peut au contraire penser que cet amalgame de sympathisants hétérogènes et, par définition ignorant de la psychanalyse, a pu être moteur pour Freud parce qu'ils venaient d'ailleurs et qu'il fallait donc les convaincre, à la manière de cet auditoire imaginaire auquel il s'adresse lorsqu'il écrit, qui est tout sauf prêt à croire n'importe quoi.

La leçon des *Minutes* est celle de l'exigence constante que représente un *public interdisciplinaire* toujours prêt à confronter ce qu'il entend à ses propres modes de rationalité ou d'appréhension des phénomènes.

Les mêmes devenus psychanalystes ou pensant l'être risquaient de dériver de concert vers ce que Lou Andreas Salomé nomme, même si c'est pour le récuser, « un mélange affadi de science et de sectarisme » (*op. cit.* p. 24) ?

La limite la plus radicale vis-à-vis de la tentation de croire posséder enfin la solution, Freud la trouvait bien sûr dans la clinique qui pousse en avant la théorie au rythme des défis et des contradictions qu'elle lui impose voire des échecs qu'elle lui inflige. Mais encore fallait-il les reconnaître et les investir comme moteur de progrès.

Aussi la communication de la recherche dont témoignent les *Minutes* comme les correspondances avait pour Freud une autre vertu, celle de l'amener à traquer chez l'autre cette ambition systématique, ces synthèses molles qu'il n'aura de cesse de pourfendre quelles qu'en soient les formes. Lorsqu'on relie cette croisade pour le savoir à ses ambitions de jeunesse de trouver la découverte qui lui assurerait richesse et notoriété, on peut bien penser que tout un chemin avait dû être douloureusement et victorieusement parcouru pour parvenir à cette ascèse de la connaissance. Communiquer avec les autres n'était-ce pas refaire avec eux l'exercice intellectuel du doute, s'assurer que la gymnastique critique était en éveil ?

Le caractère contraignant du fonctionnement des réunions de la Société psychanalytique dans les premières années marque assez cette dimension d'ascèse intellectuelle.

Certes on y trouve la tentative de transposer dans la recherche en commun quelque chose du modèle de la cure dans ses injonctions positives (association libre) et négatives (interdiction de ne pas dire).

Mais surtout à la recherche de l'effet ou à la quête de prestance que comporte toute prise de parole en public lorsqu'il s'agit d'un texte lu, se substituait, avec l'improvisation obligée, cet étrange régime de penser seul devant un auditoire silencieux et attentif et, qui plus est... devant Freud.

À cette prise de risque maximum vécue par l'orateur répondait sur le même mode l'obligation de parler des auditeurs, favorisant, on s'en doute la réaction au détriment de l'élaboration, le choc des idées aux dépens de l'échange policé.

En lisant les *Minutes*, on ne peut s'empêcher de s'interroger sur la paralysie relative dont témoignent la plupart de nos échanges scientifiques, même en petits groupes, où l'esthétisation du style écrit et lu nous situe à des années lumières de ces échanges bruts et un peu sauvages.

Je soulignerai un autre point important dans les *Minutes* qui est le mythe du « communisme des idées ».

Cette idée apparaît dans une lettre de Freud à Jung (17/4/07) sous la forme de « *eine Art von intellektuellen kommunismus* » dans les termes suivants : « Je dois dire que je tiens pour une forme très respectable (*sehr würdige*) d'économie une sorte de communisme intellectuel, dans lequel on ne contrôle pas anxieusement ce qu'on a donné et ce qu'on a reçu ».

Vœu pieux ? On ne peut pas méconnaître l'arrière fond des procès Fliess/Swoboda dans cette notation, comme si les idées pouvaient permettre de réaliser une forme de relation dont le caractère idéal n'échappait certes pas à Freud.

Max Graf retiendra la leçon, notant quatre ans plus tard dans la préface de son étude sur Wagner : « Les vues que j'expose ici ont lentement germé à partir d'un échange d'idées incessant avec le professeur Freud et de nombreuses suggestions reçues au cours des discussions que nous menions chez lui. Mon essai est le fruit d'un échange d'idées qui s'est étendu sur plusieurs années. Il me serait impossible de distinguer les idées qui sont nées spontanément dans mon esprit de ce que je tiens de l'enseignement de Freud et de ce que je dois à la critique de mes collègues. Je dédie donc cette étude au vieux cercle d'amis auquel elle doit le jour, en souvenir des heures stimulantes vouées en commun à la recherche intellectuelle. » (*Minutes*, I, p. 25).

L'amer échec des tentatives historiques en matière de communisme nous rendent plus sensible au totalitarisme qui le sous-tend que ne pouvait l'être Freud en 1907. Comment croire qu'il ait jamais pu y avoir là un âge d'or de la recherche en psychanalyse ? Ce « communisme » révèle lorsque les « dissidences » se profilent qu'il n'a pu exister que lorsqu'il régnait une idéologie unique et que les frères se partageaient, en un repas totémique renouvelé tous les mercredis, la pensée du Maître. Telle est du moins l'image qu'en donne involontairement Nunberg parlant des participants « conviés à une table richement garnie mais ne pouvant pas tous digérer ce qui leur était offert » (*op. cit.*, p. 15).

Si on considère que le bénéfice principal de la communication de la recherche est précisément de l'ordre du penser « contre » qui est toujours un penser « avec » c'est-à-dire dans un étayage et non dans une fusion, on est bien loin du « communisme des idées » supposé de ces premiers chercheurs.

Mais pour ce regard hagiographique porté sur les origines du mouvement psychanalytique le « penser contre » serait au contraire signe de résistance, d'ambivalence, témoignerait d'une rivalité en vue du pouvoir ou d'une banale ambition personnelle.

En tous les cas, c'est une fausse note, et les membres qui « essayaient d'imposer leurs idées au groupe et entravaient par là le travail de la Société durent finalement démissionner » (Nunberg, *ibid.*, p. 16).

La question qui nous est ainsi transmise entière pourrait se formuler en ces termes : une institution peut-elle penser ou n'est-elle jamais que le mélange instable de compromis laissant subsister des écarts de doctrines jusqu'au point où ceux-ci provoquent des scissions institutionnelles ?

Il est certain qu'à cet égard l'expérience dont témoignent les *Minutes* vaut non par un prétendu communisme des idées dont on sait ce qu'il a recouvert de luttes pour la propriété des idées, la priorité des découvertes et la proximité à l'égard du Maître, mais au contraire par cet impressionnant mouvement brownien d'idées lancées dans tous les sens et sur tous les thèmes au gré et selon la marque de chacune des individualités qui s'exprimaient et échangeaient sans nécessairement partager ou mettre en commun.

IV – LA RECHERCHE EN PSYCHANALYSE À L'UNIVERSITÉ AUJOURD'HUI : MODALITÉS ET ENJEUX

Je donnerai au terme recherche une signification restrictive limitée à un projet se donnant pour objectif, à partir de la connaissance des hypothèses majeures sur une question donnée, de proposer de nouveaux modèles pour penser cette question.

Restriction nécessaire car on aurait beau jeu d'objecter que la confrontation entre la théorie et la clinique, présente à tout moment d'une séance est déjà en soi une recherche puisqu'il n'y a jamais d'application de la théorie mais au contraire suspension de celle-ci, mise en latence nécessaire à l'écoute.

Aussi n'y a-t-il pas non plus de hiatus entre cette recherche empirique permanente et la Recherche qui procède toujours à la manière du titre bien connu de l'article de Freud « Un cas de... qui contredisait la théorie de... ».

Mais ce qui distingue une recherche d'une élaboration théorico-clinique, c'est le temps passé par le chercheur à lire, évaluer, discuter ce que d'autres ont pu écrire sur le thème qui est le sien. La communauté scientifique virtuelle est de ce fait très vaste et ne fera que s'accroître avec le perfectionnement des outils de la recherche lié à l'informatique et aux nouveaux moyens de communication qui abolissent la distance, au moins en apparence.

Car augmente aussi, dès lors que l'on quitte les frontières du cercle familier des interlocuteurs habituels, le sentiment d'un éclatement des modèles et des discours qui confine parfois à une babélisation de la psychanalyse.

Les notions ne peuvent en effet être empruntées de-ci de-là sans les replacer dans le système et dans la culture locale d'où elles sont issues, ce en quoi la psychanalyse se rapproche beaucoup plus d'un modèle philosophique que scientifique.

Cette difficulté est à son comble lorsqu'il s'agit de constituer un index thématique valable potentiellement pour toute recherche à venir. Comment en effet le constituer si ce n'est à partir de la théorie qui se voit dès lors requise de transformer ses hypothèses heuristiques en catégories ustensiles ? Toutes les discussions qui ont accompagné la constitution de l'index de Hampstead montrent combien la pratique psychanalytique résiste à un tel traitement de l'information.

Que reste-t-il du lien nécessaire entre le travail de pensée de l'analyste en séance et dans sa recherche lorsqu'il lui faut suivre le modèle préconisé, soit :

1 – Conceptualiser et classer le matériel en fonction de la théorie psychanalytique.

2 – Mettre en lumière et réduire les anomalies de la théorie qui se seraient révélées lors de ce classement.

3 – Réévaluer la clinique en fonction de ces formulations théoriques révisées.

Un tel classement ne peut constituer, sauf pour le chercheur qui l'a établi, qu'un cadre que sa recherche personnelle amènera précisément à déconstruire pour édifier autre chose.

D'une manière générale dans le domaine de la psychanalyse, il n'y a de recherche féconde que grâce au décentrement qui va donner un nouvel axe de vision sur un objet qui a déjà été décrit ailleurs et autrement. Les modèles métapsychologiques ne progressent qu'au rythme de ces singularités conservées contre une pseudo-scientificité qui amèneraient à des généralités vides. La difficulté de l'autre côté consiste à ne pas cultiver ces singularités comme des expériences ineffables dont un langage, cette fois pseudo-poétique pourrait seul rendre compte.

V – LA DIRECTION DES RECHERCHES EN PSYCHANALYSE À L'UNIVERSITÉ

J'évoquerai ici de manière tout à fait subjective un aspect de ce que j'ai pu expérimenter en dirigeant ces occurrences à la fois laborieuses, hyperinvesties et souvent fécondes de la recherche que sont les thèses universitaires en psychanalyse.

Je ne peux que partager le point de vue d'Otto Kernberg lorsqu'il écrit : « Je ne pense pas que les avancées scientifiques majeures se feront dans les instituts de psychanalyse – à moins qu'ils ne soient affiliés à des universités – à cause de cette nécessité d'un environnement interdisciplinaire.

Des voies particulières ouvertes à des chercheurs venant d'autres horizons, et qui ne deviendront pas des praticiens psychanalystes mais utilisent la théorie psychanalytique dans leur domaine, ont déjà montré le caractère extrêmement efficace de l'enseignement psychanalytique»⁵.

5. O. Kernberg, «La situation actuelle de la psychanalyse», in *Revue Française de Psychanalyse*, tome LVI, 1992, p. 494.

Mais, quelque soit leurs compétences initiales ces chercheurs n'envisagent de mettre la théorie psychanalytique en interaction avec leur domaine que dans la mesure où leur analyse personnelle a pu leur apprendre quelque chose à cet égard.

Plus généralement, qu'ils soient psychologues cliniciens ou psychiatres, qu'ils exercent ou non la psychanalyse, le sujet que proposent ceux qu'il convenu d'appeler les « thésards » est lié à leur histoire personnelle, quelque soit l'habillage abstrait sous lequel il est présenté. Inanalysable dans le contexte d'une direction de recherche, cette dimension ne doit pas pour autant être méconnue faute de quoi elle reviendrait comme un retour du refoulé sous forme d'inhibition.

Tout le travail initial d'aide à la formulation et au recentrement du sujet va être de constituer, à l'aide des balises théoriques, une *aire transitionnelle* à l'intérieur de laquelle l'intime dont le thème choisi est porteur pourra se métaboliser en recherche communicable.

Même s'il est vraisemblable que tout travail de recherche quel qu'en soit le domaine est simultanément une autoconstruction de son auteur, on ne peut ignorer que cette dimension est multipliée lorsqu'il s'agit d'une recherche dans le champ de la psychanalyse.

À cet égard, le chercheur en psychanalyse, qu'il œuvre à l'Université ou ailleurs, se voit tenu, sinon d'opérer une *tabula rasa* pour redécouvrir l'édifice théorique de la psychanalyse dans ce qui en concerne son sujet, du moins de ré-ouvrir en lui-même cette écoute de l'« arrière-plan du conscient » sans laquelle toute recherche en psychanalyse se limiterait à une compilation creuse ou à une redite doctrinaire.

Ceci est nécessaire car la crainte de plus d'une institution psychanalytique de voir la psychanalyse accaparée par la machine universitaire serait largement justifiée si la recherche se dissociait de ce qui a été pour chaque chercheur la matière de son engagement personnel dans l'analyse et s'avérait incapable d'en prolonger le mouvement continu d'interrogation et de redécouverte.

Ce mouvement prend la suite de ce qui a été pour l'enfant la constitution de l'énigme face au désarroi initialement généré par la perte de l'évidence et l'écroulement du sol des certitudes. J'ai tenté de montrer comment, avant la constitution des « théories sexuelles infantiles », il fallait retrouver cette première tentative pour suturer l'inconnu magiquement avec des mots et des formules prenant la valeur de mythes (les « mythes magico-sexuels »).

Ces mots deviennent de véritables formules énigmatiques, et l'enfant joue à faire comme s'ils contenaient la réponse à l'énigme. Ultérieurement il se résignera, au moins en partie, à considérer que les explications données comme « exactes » dans le consensus culturel qui est le sien, sont les seules qu'il peut partager avec les autres sans être considéré comme ignorant ou fou. On peut penser qu'il n'aura, en fait, pas renoncé à trouver de *vraies* explications, c'est-à-dire des explications qui puissent combler le vide de l'énigme.

C'est là où des voies diverses se présentent et c'est là aussi où se fait la discrimination de ceux qui seront ou non à l'âge adulte des chercheurs, soit qu'ils en fassent profession, soit plus banalement que leur pratique quotidienne fasse pour eux l'objet d'une interrogation renouvelée, les rendant définitivement inaptes à un usage instrumental des concepts. Mais c'est là aussi où pourront s'apprécier les qualités de l'apprenti-chercheur, tel qu'on peut le rencontrer parmi les étudiants. Ces voies diverses pour tenter de fuir face à l'énigme, quelles sont-elles ?

Tout d'abord le *déni de l'énigme*: « Circulez, il n'y a rien à voir, rien à trouver ! » On le trouvera à la racine de pragmatismes en tous genres (« c'est vrai puisque cela marche ») et, plus généralement, de la pensée opératoire. Cela n'ira jamais sans une raillerie, qui dénote l'amertume de l'enfant qui ne croit plus au Père Noël, à l'égard des « intellectuels » qui perdent leur temps en activités fumeuses et inutiles.

Il y a une autre possibilité, la plus facile et donc la plus dangereuse, la *réduction de l'énigme* grâce à un maître-ès-savoir supposé détenir les réponses. C'est là, bien sûr, où la position de l'enseignant et celle du directeur de recherches sont glissantes. Enseigner sans imposer un savoir, guider sans enfermer, ne jamais apporter de réponses mais aider à mieux formuler les questions... que d'art maïeutique devrait sous-tendre l'accompagnement des thèses !

Mais il s'agit de chercheurs ! Que dire de ceux qui court-circuiteront toute recherche par le maniement jamais en défaut des réponses, qu'il s'agisse du « complexe d'Œdipe » ou de la « forclusion du Nom-du-Père » ? Dans notre discipline, mais probablement dans d'autres aussi, le conformisme et le psittacisme, signes du renoncement à l'inconfort du doute, sont plus qu'ailleurs à redouter, parce que la matière psychique qui est objet de recherche peut se faire infiniment malléable dans le discours qu'on tient sur elle.

Il y a encore une autre possibilité, celle de l'*enfouissement dans l'énigme*. Freud dit de l'investigation infantile que sa caractéristique est « de rester sans conclusion [ce qui] se reproduit également dans le fait que cette rumination (il s'agit de celle de l'obsessionnel) ne trouve jamais de fin et que la sensation intellectuelle de solution que l'on recherche s'éloigne toujours davantage » (*Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, 1910c). Pour l'apprenti-chercheur, la sensation intellectuelle de nager en eaux troubles, voire de s'y noyer, est au programme. C'est là où la place du directeur de recherches a son utilité en ce qu'il peut, en écoutant, repérer mieux que celui qui y est immergé des lignes de force dans un questionnement ou des points de fuite qui risquent de produire des effets d'extension indéfinie de l'objet de recherche. L'enfoncement est donc positif, à condition d'en sortir, mais il est aussi douloureux et peut déterminer un abandon de la recherche.

Dernier cas enfin, mais il y en a bien d'autres : le *déplacement de l'énigme*. J'en donnerai un exemple. Lors d'un récent congrès de psychanalystes sur le thème de la recherche j'ai eu la surprise, à propos de l'interrogation classique sur la notion de guérison, de voir proposer de longs développements statistiques,

qui avaient coûté beaucoup de temps et d'énergie aux « chercheurs », sur les résultats d'un questionnaire où les personnes se prêtant à ce « sondage », après une analyse, devaient stipuler en quoi, comment et pourquoi elles se sentaient ou non mieux qu'avant. Ce déplacement de l'énigme explique à mon sens l'intérêt que les chercheurs avaient porté à leur enquête, mais il n'est pas certain que les résultats apportent un éclairage à la recherche en psychanalyse, ni même « sur » la psychanalyse, qui dépasse ce qu'une enquête journalistique est en mesure de fournir.

Le jeune Freud faisait une confidence à sa fiancée Martha, à une époque où il n'hésitait pas à stimuler par l'usage de la cocaïne, non seulement ses capacités d'investigation mais plus probablement le risque dépressif qui est sous-jacent aux diverses bifurcations que je viens d'évoquer ou qui les expliquent :

« Tu sais, un tempérament de chercheur implique deux qualités fondamentales : sanguin dans la recherche, critique dans le travail » (1960a [1873-1939]).

Je prendrai le terme de « sanguin » au plus près de la métaphore, c'est-à-dire ce qui fait la chair de la recherche, soit le chercheur lui-même. Il faut toujours rappeler aux étudiants qu'on n'a jamais, en fait, et malgré les apparences de la diversité, qu'un seul sujet que l'on creuse et recreuse en l'abordant par des biais différents. La raison en est simple : l'objet du chercheur en psychanalyse, c'est cette énigme autour de laquelle s'est constitué le sens de son existence singulière. Tout thème de recherche de quelque importance, c'est-à-dire auquel le chercheur est prêt à consacrer du temps et de la passion, est *sa* question. Il fera au fil du temps l'expérience heureuse de la découverte simultanée qu'il peut trouver quelques réponses qui lui donnent satisfaction et rencontre parfois les réponses que d'autres ont cherché ou ont exprimé à leur manière. Mais surtout, il fera l'expérience que ces réponses débouchent à leur tour sur d'autres questions...

Alors, « sanguin » ? Oui, car fait de la chair même du chercheur, de ses expériences singulières et, en psychanalyse, du travail jamais achevé de son auto-analyse, qui prolonge non seulement sa propre analyse mais les analyses qu'il mène avec ses patients, par le biais de l'analyse du contre-transfert.

Mais Freud dit aussi « critique dans le travail » et c'est le lien indissociable entre théorie et clinique qui permet le mieux de saisir cet aspect critique dans notre domaine. La clinique, soit ici la cure analytique, est en effet à la fois le lieu d'émergence de la théorie et son laboratoire, c'est-à-dire sa mise à l'épreuve. La clinique n'est jamais seulement une illustration ou une application de la théorie parce qu'elle déborde toujours sur la capacité explicative de la théorie. Si elle peut apparaître comme simple illustration, c'est soit que la théorie est formulée de manière schématique et générale, soit que la clinique n'a pas été correctement entendue. Il n'y a pas d'écoute clinique possible sans la présence latente de la théorie, sinon on verserait dans un empirisme pragmatique. Comme on parle d'attention flottante, on parlera ici, selon le terme proposé par Piera Aulagnier, de « théorisation flottante ».

Il n'y a pas de théorie en psychanalyse sans clinique, mais pas non plus sans théorie préalable, à laquelle l'avancée théorique se confronte et l'écoute clinique s'éprouve.

Cette théorie (ou du moins son fondement, soit l'inconscient) constitue l'hypothèse fondamentale commune entre l'analyste et l'analysant sans quoi il n'y aurait pas d'analyse. Comme je l'ai dit précédemment, le « savoir » de l'analyste sur la théorie et son « expérience » clinique seraient vides et inopérants là où ferait défaut le « savoir » de l'analysant sur son histoire, ses symptômes et ce qu'il accepte de laisser resurgir en lui dans le transfert.

On voit ici tout le chemin qui va du besoin de savoir et de l'investigation infantine à la recherche adulte... Nul doute cependant que, là encore, l'enfant est le père de l'adulte ou, plus radicalement encore, que l'enfant et ses capacités créatrices perdure chez l'adulte-chercheur.

VI – LES « INTERACTIONS DE LA PSYCHANALYSE »

Je poursuivrai mon propos en évoquant ce qui constitue une perspective propre à l'École doctorale de « Recherches en psychanalyse » de l'Université Paris 7, soit la dimension interdisciplinaire et sur ce qui a été pour moi la problématique des recherches que j'ai dirigées depuis maintenant plus de vingt ans au sein de cette même université dans l'équipe que j'ai créée en 1990, « Interactions de la psychanalyse ».

La notion de *pluridisciplinarité* ne se limite pas à une juxtaposition de disciplines séparées s'ignorant mutuellement, mais elle met l'accent sur le caractère pluriel, c'est-à-dire sur un groupe hétérogène comme on parle d'une « majorité plurielle ». La pluridisciplinarité impliquerait donc une certaine complémentarité de ses composantes, elles-mêmes indépendantes par ailleurs.

Trouver cette complémentarité n'est évident ni en politique, ni dans le domaine de la politique scientifique des disciplines, elle peut être recherchée de diverses manières : On peut par exemple se placer dans une perspective *interdisciplinaire*, c'est-à-dire se situer dans les interstices des disciplines, leur point de contact. Mais le point de contact est aussi le lieu d'une séparation. Être dans l'interdisciplinaire consiste donc à faire ressortir la différence des approches disciplinaires vis-à-vis d'un même objet. Par exemple, la notion de violence peut faire l'objet d'approches historiques, sociologiques, anthropologiques, psychologiques, philosophiques, etc. Chaque discipline fera alors apparaître sa définition de cette notion et ce qui en découle.

Pour faire ressortir cette diversité, on peut aussi tenter une approche *transdisciplinaire*. On ne s'intéressera pas aux interstices et points de contact, mais on essaiera de prendre comme objet une aire qui puisse traverser plusieurs disciplines. Par exemple, la notion d'autorité peut constituer un analyseur permettant de traverser différents champs (ceux évoqués à l'instant). On recueillera ainsi sur cette notion une addition d'apports divers, quitte à se

demander si c'est bien de la même chose dont on parle dans ces traversées diverses.

Alors, pluri ou multidisciplinaire, interdisciplinaire, transdisciplinaire, que peut rajouter un quatrième terme, celui des « interactions de la psychanalyse » ?

La perturbation féconde que représente l'introduction de la dimension active de l'inconscient, non plus dans le champ de la cure mais dans les relations avec les autres disciplines, les sciences humaines et aussi l'art, la littérature, la médecine, le droit et d'autres, permet que se nouent des connections nouvelles et inattendues. Mais comment faire, quelle méthode peut-on suivre, pour parvenir à de tels rapprochements et surtout pour leur permettre une quelconque fécondité ? Comment faire par exemple pour que le point de vue de la psychanalyse ne soit pas purement et simplement rejeté comme non pertinent, voire comme impertinent, c'est-à-dire prétendant à un savoir qui ne serait que du vent, voire à un impérialisme du savoir étayé sur un langage ésotérique ?

Pour tenter de répondre, je me reporterai à la signification du terme même de psychanalyse. C'est à la fois, on le sait :

- Un procédé d'investigation.
- Une méthode applicable dans divers champs.

Commençons par le *procédé*. Il s'agit, dit Freud, d'un procédé d'investigation pour des processus mentaux qui sont à peu près inaccessibles autrement. Le procédé c'est l'analyse, c'est-à-dire la décomposition (*analuein*: délier) d'une substance en éléments. Mais la métaphore ici renvoie à la chimie. Il s'agit de trouver les éléments actifs qui composent la substance. La substance ici peut être un rêve, un acte manqué, un symptôme, ou même un comportement. Les associations libres sur un élément particulier, le prolongent en lignes enchevêtrées, avec des points de recoupement nodaux. Après avoir décomposé donc, on recompose mais on ne parvient pas à la même chose.

On arrive là en effet aux *processus*, c'est-à-dire à des ensembles de phénomènes qui sont actifs et organisés dans le temps. Par exemple, l'angoisse de prendre l'avion ou l'ascenseur se comprend comme le résultat d'un certain nombre de mécanismes qui organisent une angoisse qui concerne autre chose que les ascenseurs ou les avions. Dans ce cas, le *procédé* (l'association libre des idées) conduit à décomposer et recomposer à l'intérieur d'un *comportement* (éviter l'ascenseur même s'il faut monter au dixième étage) un *processus*. Ce processus, c'est un ensemble de forces et de contre-forces : les pulsions et les défenses contre les pulsions. Les processus sont inconscients, l'analyse les met à jour grâce aux associations du patient.

Le procédé d'investigation fonde une *méthode*, c'est-à-dire une démarche qui s'appuie sur un ensemble de règles et de principes. La méthode va être une mise en œuvre, une application des procédés dans un certain but, le plus évident étant le but thérapeutique qui va demander de tenir compte de la situation psychique du patient et de ne formuler l'interprétation que dans des termes qui peuvent être utiles au patient. La méthode, c'est l'interprétation, mais une inter-

prétation contrôlée et formulée en fonction du but recherché, c'est-à-dire l'amélioration de l'état de souffrance psychique du patient.

Procédé d'investigation, méthode de traitement sont les deux sources à partir desquelles se constitue la *théorie psychanalytique*. On comprend pourquoi celle-ci n'est jamais réductible à un ensemble de lois théoriques, mais se présente toujours comme du théorico-clinique ouvert à l'investigation et adaptable aux situations cliniques.

Mais la méthode ne s'applique pas seulement à la thérapie de la souffrance psychique, elle est en fait applicable aux faits humains, qu'ils soient individuels ou collectifs, pathologiques ou non. Pour Freud, il était clair d'emblée que la psychanalyse, en tant que théorie de l'inconscient, devait devenir indispensable à toutes les sciences qui s'occupent de la genèse de la civilisation humaine et de ses grandes institutions comme l'art, la religion, ou l'ordre social. Il pensait même que l'utilisation de la psychanalyse pour la thérapie des névroses n'était qu'une de ses applications et que l'avenir démontrerait peut-être que ce n'était pas la plus importante. Il va en effet montrer en quoi la psychanalyse intéresse les sciences du langage, la philosophie, la biologie, l'histoire et enfin l'esthétique. Je ne développerai pas ici ses arguments et commenterai seulement le terme d'*intérêt*, au sens du « être parmi » (inter-esse : cf. H. Arendt).

En parlant de l'intérêt que ces champs du savoir peuvent avoir à utiliser les données de la psychanalyse, Freud peut donner l'impression d'être impérialiste alors qu'en fait, il ne fait que prolonger ce qui a été le mouvement même de sa propre pensée, qui a été « intéressée » par toutes ces disciplines. L'application de la psychanalyse hors du champ de la cure lui apparaît dès lors en quelque sorte naturelle. Ainsi, lorsqu'il choisit de travailler sur Léonard de Vinci, Freud est en train de réfléchir sur les « théories sexuelles infantiles » et les effets d'inhibition qu'elles comportent. Diverses sources vont coïncider pour l'amener à travailler sur ce peintre :

- Son intérêt pour l'inhibition qui n'est jamais un manque de désir mais le résultat d'un conflit de désirs (pour Léonard, le conflit entre l'art et la science).
- Sa rencontre avec un patient qui ressemble à Léonard mais, sans le génie, comme il l'écrit à Jung.
- Sa réflexion sur les théories sexuelles infantiles, la pulsion de savoir et son inhibition.

L'application de la psychanalyse à Léonard de Vinci n'est pas gratuite. Il y a une logique interne qui pousse Freud à ce travail, qui prend de ce fait place dans les prolongements de la théorie freudienne. Mais il y a plus que cela. Il est probable que Freud, en tant que découvreur, se sentait des affinités profondes avec Léonard de Vinci, comme il le dira au sujet de Copernic ou de Darwin qui ont, comme lui-même, infligé à l'humanité de grandes blessures narcissiques par leurs découvertes. Ceci concerne cette dimension auto-analytique qui est indissociable de toute recherche en psychanalyse.

Léonard de Vinci, ou Michel Ange, n'ont évidemment que faire des interprétations de Freud. En revanche, la théorie psychanalytique a beaucoup à

gagner à ce que Freud nous parle d'eux plutôt que de ses patients seulement, parce que nous sommes, face à Léonard ou Michel Ange, dans la même situation d'extériorité où Freud se trouvait lui-même. De ce fait, l'étude d'une œuvre d'art ou d'une œuvre littéraire *développe et met à l'épreuve la méthode psychanalytique*. Elle la pousse jusque dans les limites de sa compréhension, mais aussi la rend plus aisément communicable qu'un cas clinique qui n'est, par définition, connu que par l'analyste qui en parle.

Voici l'une des raisons pour lesquelles j'ai, pour ma part, proposé le terme d'« interactions de la psychanalyse » différent de celui d'« applications » de la psychanalyse. Ce terme souligne qu'avant d'intéresser les autres champs du savoir ou de la culture, la psychanalyse est elle-même intéressée par ces champs, dans la mesure où ils sont une partie constitutive d'elle-même. Prise ainsi, l'application de la psychanalyse hors du champ de la cure n'est pas une occupation stérile ou un exercice périlleux où on ne retrouverait rien d'autre que ce qu'on a mis au départ.

Mais cela va plus loin : Je reviens à ce que je disais au début, à propos de l'*inter* et de la *trans disciplinarité*. On peut prendre un objet d'étude, un fait de société, ou une notion générale, et l'examiner à travers les points de vue spécifiques de diverses disciplines. On aura ainsi un éclairage multifocal mais dont on ne tirera pas grand-chose, sauf à s'interroger sur les rapprochements possibles entre ces éclairages.

Ce que j'entends par « interactions » de la psychanalyse, c'est la confrontation des discours tenus par diverses disciplines sur un même objet, telle qu'elle permet de dégager les spécificités des unes et des autres. Il ne s'agit pas de rechercher une unité dialogique, ce qui serait illusoire, mais au contraire de permettre à chaque discipline de débusquer derrière d'apparentes similitudes notionnelles de réelles spécificités, parfois même des oppositions.

Cette confrontation doit aussi permettre de préciser les méthodes utilisées. On peut ainsi travailler les emprunts de modèles d'une discipline à une autre et la pénétration réciproque des concepts. Par exemple, la notion juridique de procès est présente à de multiples reprises dans l'œuvre de Freud. Ou encore la notion philosophique de « coïncidence des opposés » peut être rapprochée de celle du sens opposé des mots primitifs, tel que le linguiste Abel l'a défini. La psychanalyse va reprendre l'idée qu'une même image puisse exprimer deux choses opposées, et cela va lui servir à préciser le fonctionnement du rêve qui ignore le non (négation) et représente un élément par le désir de son opposé. On pourrait ainsi multiplier les exemples qui sont autant de sujets de thèse potentiels.

D'une manière générale, on peut dire que la compétence psychanalytique s'appuie sur trois éléments : ce que la propre analyse de l'analyste lui a appris sur le fonctionnement de son inconscient ; ce que ses patients lui ont appris du fonctionnement de leur inconscient ; ce qu'il a appris dans les textes psychanalytiques, qu'il s'agisse de clinique ou de théorie, les deux n'étant jamais dissociables.

Je n'hésiterai pas à dire que les interactions de la psychanalyse constituent une quatrième source d'apport. Elle est précieuse en ce qu'elle permet de préciser et de relativiser le savoir analytique et sa méthode en les comparant et en les confrontant à d'autres champs.

En conclusion, il faut rappeler et soutenir que non seulement la recherche *sur* la psychanalyse a tout à gagner à s'intégrer dans le vaste domaine des Sciences de l'Homme mais que la recherche *en* psychanalyse peut se trouver renouvelée et provoquée de manière féconde par les résultats qui en sont issus.

Quant aux Sciences du Vivant, c'est essentiellement par le biais de la médecine ou de la biologie qu'elle peut s'y rattacher, c'est-à-dire du fait que l'unité psyché/soma implique de prendre en compte la psyché tant d'un point de vue pratique (la question du rejet des greffes par exemple) que du point de vue éthique, domaine que les progrès actuels sollicitent de plus en plus. Comme l'écrivait Freud à Théodor Reik : « J'entends derrière nous résonner les pas de l'endocrinologie, elle va nous rattraper et nous dépasser. Mais alors même la psychanalyse sera encore très utile. Car l'endocrinologie sera comme un géant aveugle qui ne sait où aller tandis que la psychanalyse sera le nain qui lui montre vers où aller... ».

L'université, est une base privilégiée pour les mettre en œuvre et en pratique ces interactions, ajoutant à la recherche « en » psychanalyse et « sur » la psychanalyse, la dimension d'une recherche « avec » la psychanalyse.

Sophie de MIJOLLA-MELLOR
Professeur à l'UFR de Sciences humaines cliniques
Directrice de l'École doctorale Recherches en psychanalyse
Fondatrice de l'équipe interne « Interactions de la psychanalyse »
 8 rue du Commandant Mouchotte
 75014 Paris

Sophie de Mijolla-Mellor – *La recherche en psychanalyse à l'Université*

Résumé : L'École doctorale « Recherches en psychanalyse » propose ici le premier numéro de sa revue appelée à témoigner de la vie et des contenus de la recherche en psychanalyse à l'Université, incitant à reparcourir des questions fondamentales car elles touchent au cœur même de l'objet de la psychanalyse.

Quand, et sous quelle forme peut-on parler de recherche dans ce domaine ? Comment cette recherche s'est-elle organisée autour de Freud dans les débuts et ne sommes-nous pas plus ou moins tributaires de cette légende des origines ? Quelle place occupe une telle recherche au sein de la communauté scientifique et, en l'occurrence, universitaire ? Qu'attend-on de la clinique : émergence d'un questionnement, mise à l'épreuve d'une hypothèse ou, plus radicalement, terreau d'où la théorie tente de s'extraire tout en restant au plus près de l'exemple qui est « la chose même » ?

Toutes ces questions, maintes fois débattues, trouvent à l'Université des échos et des développements spécifiques, mais aussi des écueils qu'il faut tenter de mettre en lumière.

Mots-clés: Clinique – Théorie – Méthode – Processus – Coursus – Découverte – Interactions de la psychanalyse.

Sophie de Mijolla-Mellor – *Research into Psychoanalysis in Universities*

Summary: The French Doctoral School entitled 'Recherches en psychanalyse' or 'Psychoanalytical research' is presenting here its first review that aims at collating information on and bearing witness to the life and activities of research into psychoanalysis going on in Universities, thus leading us to readdress some fundamental points that effect the very essence of the object of psychoanalysis itself.

In which cases and in which forms can we speak of research in this field? How did this research become organised around Freud in the early days and are we still more or less tributary to the legend of those origins? What is the place of such research in the scientific community today and more specifically within Higher Education? What can clinical practice gain from this: new questionings, testing of hypotheses, or, more radically, a fertile place from which theory can grow up and out, while still remaining intrinsically linked with concrete example which is 'the thing itself'?

All these long-debated questions find sounding boards in Universities where they can grow and branch out, but they also find stumbling blocks there, the very nature and existence of which it could be useful to shed light on.

Key-words: Clinical practice – Theory – Methods – Processes – Study programmes – Discovery – Interaction of Psychoanalysis.